

Les Liaisons dangereuses et la crise du langage

De plus en plus d'études consacrées aux *Liaisons dangereuses* ont abordé ces derniers temps le rôle du langage joué dans le roman de Choderlos de Laclos. Pour ma part, c'est dans mon mémoire¹ que j'ai essayé d'analyser le roman de Laclos comme un modèle des perversions linguistiques de la communication. Évidemment l'œuvre ne doit pas être considérée comme un traité sur le langage, mais on peut toutefois admettre qu'un de ses sujets les plus passionnants est justement celui du langage. Il est présent sous multiples formes: la forme épistolaire dirige notre attention vers l'activité linguistique des personnages, vers leur façon de manier le langage, et permet la réflexion sur la forme écrite de la communication et sur son utilisation littéraire. La polyphonie du roman épistolaire (en tous cas celle des *Liaisons*) laisse entendre la diversité de ton, et de style des personnages, qui diffèrent non seulement en fonction de leur caractère, mais aussi en fonction de leurs destinataires.

S'agissant d'un roman libertin, cette dimension s'approfondit, puisque le libertin utilise le langage pour séduire, pour s'assurer la maîtrise de la situation. Non seulement matériau mais aussi personnage du roman et sujet de conversation et de réflexion dans la correspondance des héros libertins, le langage est aussi objet d'étude pour l'écrivain.

Laclos présente une théorie organisée et cohérente d'un certain nombre de problèmes concernant le langage. Cette théorie n'est pas exposée de façon directe; ce sont les personnages – Mme de Merteuil et Valmont – qui la mettent en scène. Il ne s'agit évidemment pas d'une théorie clairement formulée, plutôt d'une théorie reconstituée d'après les réflexions des personnages ayant un sens linguistique aigu. Les héros libertins ont reconnu la fonction métalinguistique du langage, c'est à dire ils «*établissent des niveaux de langue, permettant de devenir à tout langage le référent ou le langage – objet d'un langage de niveau supérieur ou métalangage.*»² D'après le relevé systématique des réflexions métalinguistiques et des commentaires du texte de l'autre, il se profile une conception du signe linguistique proche des recherches de la linguistique post-saussurienne et des idées très modernes quant à son usage dans la société.

Il serait peut-être audacieux de voir en Laclos l'un des précurseurs des théories modernes du langage mais on doit reconnaître que *Les Liaisons dangereuses* sont l'une des premières démonstrations inquiétantes de l'éclatement du langage et de la crise du sens le roman mettant en scène le changement de rapport de l'homme moderne au langage, qui ne fait plus partie «*de l'espace où la vérité se manifeste et s'énonce*»³.

Les questions du signe linguistique

Les libertins suggèrent une conception du signe, qui garantit leur supériorité. Selon Iouri Lotman⁴ le rapport au signe détermine tous les codes d'une culture donnée. Le problème de

¹ ELTE, Département de Français, 1996.

² P. Bayard, *Le paradoxe du menteur*. Paris, Minuit, 1993, p. 178.

³ M. Foucault, *Les mots et les choses*. Paris, Gallimard, 1990, p. 51.

⁴ C. Reichler « A propos de la notion d'intertextualité », in *Diogène*, 114 (1981), p. 81.

savoir pourquoi et comment un énoncé verbal signifie est probablement l'un des plus anciens que se soient posés les observateurs du langage. Les relations de la réalité avec le langage, et la notion de sens qui en résulte préoccupent les hommes depuis longtemps. Connaître la relation de sens d'une époque déterminée est fondamentale pour pouvoir décrire le rapport au signe des sujets parlants: «*le signe est une force concrète de la vie des hommes, capable d'orienter leurs savoirs et leurs échanges.*»⁵

Les libertins font preuve d'une utilisation «moderne» des signes linguistiques: ils introduisent un usage des signes séparé du réel: le signe n'associe plus une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique – selon la définition de Saussure – donc un signifiant et un signifié. Le signifiant n'est donc pas le mot, et le signifié n'est pas la réalité qu'il désigne.

Saussure distingue également un troisième élément – le référent –, qui est l'objet qu'une expression désigne, mais il le laisse de côté parce qu'il fait partie de la réalité extralinguistique. Cependant l'objectif des linguistes post-saussuriens est justement de réintroduire dans la linguistique la problématique du référent. À la conception diadique du signe prêté à Saussure succède une conception triadique qui pose qu'il n'y a pas de relation directe entre la chose et sa dénomination⁶. Il s'ensuit de là qu'il faut faire la différence entre sens et référent. Le sens d'un signe ne se définit pas par l'adéquation du signe à l'objet. Une phrase peut avoir un sens sans avoir un référent et à ce moment-là on ne peut plus décider de sa valeur de vérité.

Quant aux deux libertins des *Liaisons dangereuses*, il semble qu'ils abusent de la langue en conscience de ces phénomènes. Ils tentent de subvertir le système des signes. Le libertin «*coupe le cordon ombilical entre le mot et la chose*» – selon Ludovic Michel⁷. Leur usage des signes est un usage tactique: il s'agit de la disjonction du sens et du référent. Le sens de leur discours – vis-à-vis des dupes – est illusoire par le fait que la réalité n'y est pas comprise. Comme Claude Reichler remarque: ils ouvrent ainsi «*l'espace de la fuite du sens dans lequel la modernité contempera ses désenchantements.*»⁸ Les libertins font du langage un instrument, un outil: ils emploient les mots selon le besoin qu'ils en ont, ils en infléchissent ou en modifient le sens à mesure que la situation évolue. On atteint à un tel niveau de brouillage du sens qu'il devient impossible de déterminer la véracité des déclarations. «*Le roman inverse totalement la structure des rapports entre vérité et mensonge, entre hypocrisie et dénégation qui se joue autour du signe.*»⁹ Les libertins mettent en question les moyens de transmission des connaissances.

Si on cherche les lieux où se laissent imaginer «les traces» d'une conception du signe dans la correspondance du couple libertin, il faut d'abord examiner l'emploi particulièrement fréquent de l'italique. C'est par l'usage de l'italique que le truquage des signes devient évident. L'italique est le signe du recul. Pour emprunter l'expression de Michel Delon, il est «*un dispositif à faire parler la langue, il introduit un second degré, critique, réflexif, métalinguistique.*»¹⁰ Ainsi le commentaire sur le langage est intégré au fil du texte.

⁵ *Ibid.*, p. 81.

⁶ Ch. Baylon – P. Fabre, *Initiation à la linguistique*. Paris, F. Nathan, 1990, p. 131.

⁷ L. Michel, *La mort du libertin*. Paris, Larousse. 1993, p. 89.

⁸ Reichler, C., *op. cit.*, p. 85.

⁹ A. Deneys-Tunney, *Écritures du corps*, Paris, P.U.F., 1992, p. 317.

¹⁰ M. Delon, *P. A. Ch. de Laclos: Les Liaisons dangereuses*, P.U.F., 1986, p. 79.

Dans *Les Liaisons* l'italique est l'une des caractéristiques de l'écriture libertine, une marque de maîtrise qui signale en plus les jeux de la rhétorique libertine.

Lorsque Valmont fait le récit de ses démarches auprès de la Présidente, il recourt souvent à l'italique pour signaler d'une part son recul vis-à-vis du sens de son discours, et d'autre part pour signaler l'emploi d'une formule à la mode, dépourvue de toute vérité (qu'il souligne dans l'extrait ci-dessus par l'article défini): lettre 44.:

*«La défense a commencé par être franche: mais un **songez donc que je pars**, prononcé bien tendrement, l'a rendue gauche et insuffisante.»*

Cet extrait montre aussi que le truquage des signes ne se limite pas seulement aux signes linguistiques, mais il touche les signes physiques comme les gestes, l'intonation, etc.

Dans la lettre 63, Mme de Merteuil utilise l'italique pour dénoncer l'illusion que se font Mme de Volanges et Cécile, qui croient que la lettre est l'instrument le plus sûr de la transmission des confidences, qui permet au cœur de s'exprimer en toute sécurité:

*«À mon réveil je trouvai deux billets, un de la mère, et un de la fille; et je ne pus m'empêcher de rire en trouvant dans tous deux littéralement cette même phrase: **c'est de vous seule que j'attends quelque consolation**. N'est-ce pas plaisant de consoler pour et contre, et d'être le seul agent de deux intérêts directement contraires?»*

L'italique devient l'instrument du détournement et de l'anéantissement de la parole de l'autre. Le passage ci-dessus révèle d'ailleurs un phénomène linguistique étudié par les linguistes du XX^e siècle. La distinction entre sens et référent est une chose fondamentale, dont la preuve est donnée dans cet extrait. Une même phrase, tout en gardant son sens, renvoie à des faits différents de la réalité. Les mots semblent avoir un pouvoir sur les deux Volanges. Le langage qu'elles croient utiliser pour s'exprimer, les manipule contre leur gré. Mme de Merteuil est consciente du fait (et elle l'exploite) que le sens d'un énoncé n'est pas immobile: la situation de langage suffit à pervertir un dire: et les deux Volanges tombent dans le ridicule.

Deux lettres de Valmont abordent un même problème sémiotique qui s'impose entre lui et la Présidente. La lettre 70 et 99, adressées à Mme de Merteuil proposent l'analyse et la définition du mot «amour», «amitié», «amant»: on constate la métamorphose de la Présidente dans son rapport au sens de ces trois notions. Lettre 70.:

«Elle veut que je sois son ami. Mais moi, qui aime les méthodes nouvelles et difficiles, je ne prétends pas l'en tenir quitte à si bon marché. J'ai donc refusé la précieuse amitié, et m'en suis tenu à mon titre d'Amant. [...] ce titre qui me paraît d'abord une dispute de mots est pourtant d'une importance réelle à obtenir.»

Si l'on interprète les phrases de Valmont, il apparaît que pour la Présidente le référent du mot «ami» ne contredit pas son sens: ses mots signifient à l'intérieur du système de la vertu. Elle croit que le mot renvoie à la chose. Sa naïveté vis-à-vis du langage se manifeste dans le fait qu'elle ne se rend pas compte que ce mot est considéré comme le signe de la capitulation dans le langage de l'amour. Cependant Valmont se sert de ces mots à son gré ou selon sa stratégie. Il choisit le titre d'amant non pas parce qu'il est franc, et laisse libre cours à sa passion, mais parce que ce mot entre mieux dans sa stratégie qu'il expose d'ailleurs dans la même partie de sa lettre. Le mot «amant» est interchangeable avec «ami». La pensée exprimée par ces mots ne coïncide

pas avec celle, déduite de ces mêmes mots par l'auditeur. Le langage ment. Il y a des mots menteurs, capiteux, séducteurs comme les mots amour, amitié, aimer, etc.

Lettre 99.: *«Il y a déjà quelques jours que nous sommes d'accord Mme de Tourvel et moi, sur nos sentiments; nous ne disputons plus que sur les mots. C'était toujours à la vérité, son amitié qui répondait à mon amour: mais ce langage de convention ne changeait pas le fond des choses.»*

Il semble que le rapport aux mots de la Présidente a changé depuis que sa résistance touche à son terme. Avec les mots de la Marquise: *«Elle use trop de forces à la fois; je prévois qu'elle les épuisera pour la défense du mot, et qu'il ne lui en restera plus pour celle de la chose.»* (L. 33.).

Dans ce passage Valmont décèle chez la Présidente les marques d'une duplicité. Le référent du mot «ami» contredit déjà son sens; ce référent est l'amour. L'opposition entre Valmont et la Présidente n'est plus une opposition entre le vrai et le faux, le mensonge et la sincérité, mais entre le mensonge conscient et le mensonge inconscient. La Présidente ne croit plus non plus au mot «amitié».

Que cette maîtrise du langage conduit à un jeu pervers avec les signes linguistiques – et avec les dupes du langage bien entendu – le «catéchisme de débauche» de Valmont en offre un exemple qui dépasse toutes les bornes.

Lettre 110.: *«J'occupe mon loisir à composer une espèce de catéchisme de débauche, à l'usage de mon écolière. Je m'amuse à ne rien nommer que par le mot technique; et je ris d'avance de l'intéressante conversation que cela doit fournir entre elle et Gercourt la première nuit de leur mariage.»*

Rien n'est plus facile que de duper une Cécile de Volanges sur la valeur des mots. Tous les mots sont également transparents pour elle: Valmont se moque à l'avance comment au milieu des politesses va jaillir un anti-euphémisme cru et choquant. Cette fois-ci c'est une certaine transparence du langage qui est l'objet du détournement.

Le jeu autour des signes se complique d'un degré de plus au fil de la correspondance entre les deux libertins. Valmont passe son temps à dire à la Présidente qu'il l'aime et à la Marquise que, quand il dit à la Présidente qu'il l'aime c'est la preuve qu'il ne l'aime pas. Ce qui était donné comme vérité vraie entre Valmont et Mme de Merteuil devient dénégation. A partir de la lettre 76 les signes d'embarras et de mésentente se multiplient entre eux. Les deux libertins ne parlent plus la même langue. Elle n'est plus limpide, directe, et sans équivoques pour eux non plus. Jouer les sincères ensemble était un échec. Le rapport entre le mot et la chose devient ambigu. La lettre 76 écrite par Valmont réagit à la prise de position de la Marquise vis-à-vis de Prévan.

«Ou votre lettre est un persiflage, que je n'ai pas compris; ou vous étiez, en me l'écrivant dans un délire très dangeureux.[...] Prendre votre lettre dans le sens naturel qu'elle présente, il n'y a pas moyen. Qu'avez vous donc voulu dire?»

La dernière phrase est répétée encore une fois. Finalement Valmont attribue trois sens différents à la lettre de la Marquise: – elle est un persiflage; – une prophétie; ou une plaisanterie. Le jeu avec les mots tourne contre eux-mêmes. Valmont n'est plus capable d'interpréter les signes discursifs de Mme de Merteuil.

Le vicomte doit souvent justifier l'usage qu'il fait du langage de la passion. Une fois il a un prétexte linguistique pour expliquer le recours aux épithètes d'*adorable*, de *céleste*, d'*attachante* en parlant de Mme de Tourvel:

«*Mais ne savez-vous pas que ces mots, plus souvent pris au hasard que par réflexion, expriment moins le cas que l'on fait de la personne, que la situation dans laquelle on se trouve quand on parle?*»

Une argumentation oblique mais vraisemblable: il «s'explique» par la théorie linguistique selon laquelle le sens d'un mot dépend de la situation dans laquelle on le prononce (Bloomfield)¹¹. La signification n'est pas coextensive au mot, elle l'excède; il n'est de parole qu'en situation.

Avant de continuer l'analyse des réflexions sur le langage, il me semble important de préciser: l'usage qu'en font nos héros libertins relève en grande partie de la coutume de conversation de l'époque. Ni Mme de Merteuil ni Valmont ne mettent donc en question les codes dominants; ils ne prétendent d'avoir inventé une nouvelle théorie concernant la manière dont l'amour est vécu et se manifeste. Ils utilisent le jargon de l'époque pour en acquérir une parfaite maîtrise.

Laclos – comme ses contemporains – explore les problèmes inhérents à l'existence d'un langage amoureux, de pure convention. Laurent Versini¹² a entrepris une vaste enquête pour montrer comment la plupart des éléments constitutifs de l'intrigue et de la langue des *Liaisons dangereuses* leur préexistent.

«*Les romanciers de l'époque trouvent matière dans la mise en scène d'une société de la fête galante dont la permissivité et l'immoralité les fascinent.*»¹³ La mondanité qu'ils peignent est une réalité sociale: le mode de vie d'un milieu restreint qui engendre un système et une hiérarchie des valeurs, en même temps qu'il devient un mythe et un sujet littéraire.¹⁴

Cette société mondaine est une société de la parole, du discours ininterrompu, mais d'une parole elle aussi dénaturée. Son unique souci consiste dans le déploiement des stratégies amoureuses, comme le démontre Philip Stewart.¹⁵ L'amour est devenu un rite qui a ses règles et son langage nécessairement équivoque. «*Le code de l'époque prescrit que les liaisons s'établissent au moyen d'un jeu formel, qui se sert d'un langage d'emprunt.*»¹⁶

Ce sont des caractéristiques propres au langage de nos deux héros libertins, mais je pense que dans leur cas il s'agit de plus que cela: Pour Mme de Merteuil et Valmont qui se donnent pour des maîtres du langage, l'usage de ce jargon de l'amour n'est qu'un des moyens par lesquels ils arrivent à leur fin. Ils l'ont appris par dessein. Ils le dénoncent et le parodient tout comme le langage religieux, ou celui de la passion.

Le couple libertin exerce en somme une sorte de critique littéraire; aucun registre n'échappe à leur lucidité. Ils se plaisent à souligner leur propre virtuosité en dissimulant leur visage sous plusieurs masques.

¹¹ G. Mounin, *Clefs pour la linguistique*, Paris, Seghers, 1968, p. 160.

¹² L. Versini, *Laclos et la tradition*, Paris, Klincksieck, 1968.

¹³ R. Trousson, Préface de *Romans libertins de XVIII^e siècle*, Paris, R. Laffont, 1993, p. 28.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Ph. Stewart, *Le masque et la parole*, Paris, Corti, 1973.

¹⁶ *Ibid.*, p. 104.

L'affaire Prévan offre le moyen de faire la connaissance d'un autre libertin qui a, lui aussi, ses propres méthodes. Quoique ses «affaires» nous soient rapportées par l'intermédiaire de Valmont (Lettres 70, 76) et de Mme de Merteuil, on peut quand même se faire une idée du rituel de la séduction au sein de «la bonne compagnie», où le bon ton est de rigueur. À travers le récit de Mme de Merteuil on assiste à un véritable combat, celui de la fausseté. La Marquise a enfin un adversaire digne d'elle, bien que Prévan ne s'en doute pas, et la prenne pour une naïve. Il est ridiculisé, tout comme ses machinations.

La lettre 85 fait la démonstration de l'artificialité ayant atteint à son apogée. Je ne cite que les passages portant sur le maniement du langage:

«Après les propos vagues et d'usage, Prévan s'étant bientôt rendu maître de la conversation, prit tour à tour différents tons, pour essayer celui qui pourrait me plaire. Je refusai celui du sentiment, comme n'y croyant pas, [...] il se rabattit sur la délicate amitié; et ce fut sous ce drapau banal, que nous commençâmes notre attaque réciproque.»

Le parallélisme avec ses propres phrases de la lettre 10, qui décrit la façon dont elle accorde les tons est à remarquer. Il y en a un autre exemple aussi: dans la lettre 63, elle raconte comment elle a choisi le ton qui convenait avec Mme de Volanges, et avec Cécile.

Ce passage de la lettre 85 est extraordinaire: on a l'impression d'avoir affaire à une chorégraphie, rien n'est laissé au hasard; tout est apparence et fausseté: le mot «amitié» est particulièrement intéressant de ce point de vue. Il en est question plusieurs fois dans le roman; si on faisait la liste de ses différentes acceptions et des situations dans lesquelles on le nomme, on ne saurait vraiment pas ce que ce mot signifiait à l'époque. À chaque fois, il réfère à autre chose.

Lettre 85.: *«J'avais l'air de pressentir ma défaite... Il le remarqua à merveille; aussi le traître changea-t-il sur le champ de ton et de maintien. Il était galant, il devint tendre...Enfin ses discours éteignant peu à peu le feu de la saillie, l'esprit fit place à la délicatesse. Je vous le demande qu'eussiez-vous fait de mieux?»*

Prévan donne la preuve d'avoir bien appris la leçon des progressions stratégiques dont le langage de l'amour est composé. Il est un artiste que même Mme de Merteuil admet. Elle est enchantée de l'adresse par laquelle Prévan veut la séduire. Cependant Mme de Merteuil fait admirer à Valmont sa lucidité et sa supériorité, et lui pique sa jalousie.

p. 242.: *«Qu'il est commode d'avoir affaire à vous autres gens à principes... Votre démarche réglée se devine si facilement. L'arrivée, le maintien, le ton, les discours, je savais tout dès la veille. Je ne vous rendrai donc pas notre conversation que vous suppléerez aisément.»*

Pour Mme de Merteuil même Prévan est transparent. Le rituel de la séduction et l'art de converser ne lui réserve aucune surprise. Elle a tout appris dans sa jeunesse. Le langage galant de la séduction a donc ses limites dans la tromperie. Il est également tourné en dérision par Mme de Merteuil.

Le jeu avec le sens

On a plusieurs fois souligné que pour les libertins, l'une des manifestations de leur supériorité linguistique, et qui est en même temps la source d'une jouissance esthétique, est le jeu avec le sens, avec la polysémie et l'ambiguïté des mots.

En analysant les lettres de Mme de Merteuil, le jeu avec la situation de langage est très fréquent: souvent la Marquise est sincère dans son énoncé mais pas dans son énonciation. La situation dans laquelle elle prononce les mots suffit à les pervertir, à les rendre équivoques, sans pouvoir la soupçonner. Dans les lettres de Valmont adressées à la Présidente on peut examiner le même procédé. La base de sa séduction est sa «sincérité», qui est une sincérité insincère. L'emploi du mot «sincère» et de ses synonymes est d'ailleurs très, même trop fréquent. Seul dans la lettre 35 il est mentionné trois fois, sans compter ses synonymes.

Valmont tire un vrai plaisir de raconter des choses à la fois vraies et fausses; la ruse et le cynisme de ses aveux sont qu'il les fait d'une façon indirecte comme s'il devinait les pensées de la Présidente. Il tente de prouver sa sincérité en niant son libertinage (voir lettre 52: *«déjà vous me supposez léger et trompeur...»*). Il fait une utilisation oblique du discours, dont le sens implicite ne coïncide pas avec le contenu explicite¹⁷ (voir dans la lettre 68). Ou il fait comme Mme de Merteuil: il est sincère dans son énoncé mais pas dans son énonciation. Tel est le cas de sa fausse-confiance, lorsqu'il raconte l'histoire de sa vie de débauché, et le changement qu'a causé la Présidente.

Lettre 35.: *«...accoutumé à n'éprouver que des désirs, à ne me livrer qu'à ceux que l'espoir encourageait, je ne connaissais pas les tourments de l'amour.»*

Lettre 23.: *«L'action dont vous me louez perdrait peut être tout son prix, à vos yeux, si vous en connaissiez le véritable motif... Où vous croyez voir une action louable, je ne cherchais qu'un moyen de plaire.»*

Valmont manipule et engage la Présidente avec ces phrases vertigineuses. Il met en évidence, précisément sous la forme de la dénégation, tout ce que sa méthode et son discours ont d'humiliant pour le partenaire.

La célèbre lettre 48 n'a pas été mentionnée jusqu'ici. Chef-d'œuvre de l'écriture libertine qui manie avec une si grande virtuosité la polysémie qu'elle mériterait une analyse plus détaillée. Dans cette lettre, Valmont abuse du caractère foncièrement ambigu du langage de la passion. Il tourne en dérision l'euphémisme: il a recours à toutes les formes du langage indirect qui lui permettent de dire sans dire, et satisfait les exigences du tabou tout en laissant parler son désir. Valmont joue sur deux registres, physique et moral, et réussit à créer une équivalence entre écriture et pulsion érotique. Il joue sur le sens des mots, sachant que celui-ci dépend de la situation dans laquelle on l'énonce, et du contexte où il apparaît. (Il ironise sur la situation dans la lettre 47 écrite à la Marquise, par qui la lettre 48 est finalement envoyée: *«J'ai trouvé plaisant d'envoyer une lettre écrite du lit [...] d'une fille, [...] et dans laquelle je lui rends un compte exact de ma situation et ma conduite.»*) C'est la situation et le contexte qui permettent d'attribuer un sens plutôt qu'un autre à ce texte.

¹⁷ J. P. Sermain, J. P., «Le discours libertin vu par Marivaux», in *Eros philosophe*, Genève-Paris, Editions Slatkine, 1984, p. 138.

La fonction du langage

Les problèmes du signe linguistique et du sens en général, soulevés dans la correspondance du couple libertin sont inséparables des questions de la fonction du langage: l'usage que Valmont et Merteuil font du signe linguistique conduit à un emploi abusif du langage du point de vue de sa fonction aussi. C'est moins la communication avec l'autre qui est visé que certains effets à produire sur l'autre.

Jusqu'aux recherches linguistiques du vingtième siècle l'essence même du langage a été considérée comme l'acte de représentation de la pensée. La linguistique moderne a reconnu l'insuffisance de cette conception. Elle a mis l'accent sur la communication comme fonction fondamentale du langage. Mais le sens du mot communication est souvent restreint à désigner seulement un type particulier de relation intersubjective, la transmission de l'information. Communiquer ce serait avant toute chose, faire savoir, mettre l'interlocuteur en possession de connaissances; il y aurait communication dans la mesure où il y a communication de quelque chose. Ainsi l'acte d'informer serait l'acte linguistique fondamental. Les idées développées par la philosophie analytique, l'école d'Oxford¹⁸ ont ouvert la voie à de nouveaux modes de pensée sur le langage. Ce sont ces idées-là qui sont les plus intéressantes du point de vue de la communication libertine. Les philosophes de l'école d'Oxford, et en particulier J. L. Austin¹⁹ a été le premier à refuser de définir la langue comme un code, un simple outil. Le langage ne vise pas seulement à être vrai en décrivant la réalité telle qu'elle est, mais il permet aussi d'agir sur la réalité, et en premier lieu sur l'interlocuteur. Il peut servir des buts variés de l'activité humaine. La description de la réalité, la transmission des informations sur elle n'en est plus qu'un but parmi d'autres. Cette théorie met en évidence le côté actif du langage par opposition à une conception traditionnelle selon laquelle le langage ne sert qu'à reproduire la réalité. Pour citer Searle «Une théorie du langage fait partie d'une théorie de l'action tout simplement, parce que parler est une forme de comportement régis par des règles.»²⁰: *Les Liaisons dangereuses* sont, à mon avis, une illustration remarquable de ces fonctions variées. Elles montrent que la langue n'est pas seulement une condition de la vie sociale, mais devient un mode de vie social.

La Marquise de Merteuil et Valmont suivent comme principe la dénégation du code de bienséance du langage selon lequel on parle comme on sent, et on agit comme on parle. Leur discours s'organise toujours en fonction du destinataire. Ils cherchent à persuader et non pas à exprimer des sentiments. Ils mettent en question la notion de transparence. Laclos retourne un thème cher à Rousseau, qui croit pouvoir rétablir un langage authentique dans lequel les choses serait appelées par leur nom. Le langage est devenu un système de faux signes – selon lui – mais il est possible de retrouver son état originel, où «le sentiment apparaît immédiatement tel qu'il est, où l'essence du sentiment et le son proféré ne font qu'un.»²¹ La transparence, c'est la communication immédiate des sentiments, l'élan total de l'être vers l'autre (c'est ce que la

¹⁸ Le cercle des philosophes anglais qui s'intéressaient au langage.

¹⁹ On doit la théorie des actes de langages à J. L. Austin qui a tenu une série de conférences sous le titre «Quand dire, c'est faire» à l'Université de Harvard en 1955, où il a développé ses idées relatives à ce sujet.

²⁰ Searle était l'autre grande figure de l'école d'Oxford et le disciple d'Austin. Le passage est cité de A. Jacob, *Introduction à la philosophie du langage*, Paris, Gallimard, 1976, p. 196.

²¹ P. Stewart, *op. cit.*, p. 120.1141

Présidente a la conviction d'avoir atteint avec Valmont. Lettre 132). Mais cette transparence est pervertie dans le roman de Laclos qui prouve l'impossibilité de cette notion, surtout quand il s'agit du langage. Le meilleur exemple en est «l'anti-Confession» (lettre 81) de Mme de Merteuil: ici la franchise du discours est mise au service de son contraire, et la sincérité des aveux ne s'accompagne d'aucune culpabilité.

Je reviens sur le caractère actif du discours libertin. Le but principal des libertins, la séduction, s'opère par l'application d'une stratégie minutieuse, appuyée par une manipulation délibérée du langage. L'exercice de leur pouvoir séducteur nécessite un langage, dit «performatif»: leurs lettres ne peuvent pas – bien entendu – être décrites comme de simples mises en jeu d'actes de parole, mais leur façon de penser, leur stratégie séductrice suggèrent que pour eux, dire (écrire) c'est plutôt agir sur l'interlocuteur, modifier la situation et les rapports de force. Dans leur correspondance amoureuse, la transmission d'information ne se fait pas dans le but de faire savoir une quelconque vérité, mais d'atteindre quelque chose auprès de la victime.

Le caractère dynamique de la lettre dans *Les Liaisons dangereuses* a déjà été plusieurs fois souligné. Selon Laurent Versini, chez Laclos la lettre fait avancer l'action.: «*Valmont dicte à Danceny les mots qui ouvriront la chambre de Cécile, à Cécile les mots qui arracheront Danceny aux bras de Mme de Merteuil. Une lettre peut être une déclaration de guerre en quatre mots, ou une rupture qui condamne un être à mort.*»²² Mais le caractère actif de cette écriture se manifeste sur d'autres plans aussi.

Toute la correspondance du couple libertin est caractérisée par le nombre élevé d'énoncés performatifs, plus élevé que ce qui caractérise celle des naïfs. L'acte de langage que les libertins mettent en œuvre dépend du destinataire et de leur rapport. La rhétorique de la séduction met en jeu des performatifs d'engagement ou l'exercice de l'acte de promettre. Particulièrement les lettres de Valmont adressées à la Présidente sont parsemées de verbes performatifs de promesse. Mais Valmont n'a pas l'intention du tout de tenir ses promesses. Lorsqu'il promet quelque chose, qu'il ne tient pas ensuite, il ne ment pas puisqu'il ne fait que jouer sur la propriété auto-référentielle de ces énoncés performatifs; en promettant il accomplit effectivement les actes de paroles qu'il dénomme. Dans une de ses lettres à Mme de Merteuil on trouve une référence à cette caractéristique du langage. Lettre 66. – en parlant de Danceny:

«...comme s'il était bien gênant de promettre, quand on est décidé à ne pas tenir! Ce serait tromper, me répétait-il sans cesse: ce scrupule n'est-il pas édifiant, surtout en voulant séduire la fille?»

Une phrase de Mme de Tourvel – qui contient d'ailleurs un verbe performatif d'ordre – décèle chez elle une fois de plus sa naïveté: elle exige de Valmont la parole de promesse qui sera le gage de son indulgence. (Lettre 67.)

«Pour me livrer à ce sentiment ci doux, si bien fait pour mon cœur, je n'attends que votre aveu; et la parole que j'exige de vous, que cette amitié suffira à votre bonheur.»

On trouve des verbes performatifs d'engagement dans les lettres 24, 40, 52, 91 de Valmont dont je ne cite que deux:

Lettre 52 dans le passage déjà cité: «...je consens à porter la peine de cette erreur.»

²² L. Versini, *Le roman épistolaire*, Paris, P.U.F., 1979, p.156.

Lettre 91: *«Ces nouveaux titres imposent sans doute de nouveaux devoirs; je m'engage à les remplir tous. Ecoutez-moi, et si vous me condamnez, j'y souscris et je pars. Je promets davantage...»*

Quant à Mme de Merteuil, elle utilise souvent des performatifs d'ordre vis-à-vis de Valmont, et lorsque leur relation commence à se gâter, elle use des performatifs d'engagement de la même façon que Valmont. Les verbes d'ordre se multiplient au sujet de la séduction de Cécile:

Lettre 2 *«:...ajoutez y que je vous la recommande; vous n'avez plus qu'à me remercier et m'obéir. J'exige que demain à sept heures du soir vous soyez chez moi.»*

Dans une lettre écrite beaucoup plus tard elle explique son penchant pour ce verbe ainsi:

Lettre 106: *«Je me sers à dessein de ce mot exiger, parce que je suis sûre, que dans un moment, vous m'allez, en effet, trouver trop exigeante.»*

En effet elle s'en sert sous plusieurs variantes différentes pour donner des ordres au sujet de Mme de Tourvel ou de Cécile. C'est à partir de la lettre 141 qu'elle commence à promettre à Valmont.

Lettre 145 (au sujet de la lettre de rupture envoyée à Mme de Tourvel.): *«Si je me suis trompée dans ma vengeance, je consens à en porter la faute [...] je vous promets de ne pas me fâcher de vos succès, si vous parvenez à en avoir.»*

Lettre 153: *«...Je ne demande pas mieux que de vous trouver charmant; et dès que j'en serai sûre, je m'engage à vous le prouver.»*

Par cette analyse non-exhaustive des actes de langage je voulais simplement démontrer que le dynamisme des *Liaisons* est dû à des phénomènes linguistiques complexes, qui vaudraient un examen plus approfondi. Enfin les énoncés performatifs jouent un rôle important dans la stratégie rhétorique de la séduction aussi.

Les libertins ont acquis des connaissances considérables sur les formes et le fonctionnement du langage. Ils reconnaissent l'essence de la différence entre la communication écrite et orale, et la puissance de la métacommunication. Ils abordent plusieurs fois ces questions à propos des réflexions sur l'authenticité de l'écriture. Le débat entre la Marquise de Merteuil et Valmont porte sur les limites de la fausseté du discours libertin. La question est de savoir si la séduction libertine atteint son but, faisant l'usage de l'écriture; s'il est possible *«en amour d'écrire ce qu'on ne sent pas.»* (Lettre 33)

Mme de Merteuil ne croit pas à la séduction par lettres (Lettre 33). D'une part elle n'a pas confiance en une méthode trop indirecte qui demande trop d'art, et qui ne permet pas d'en recueillir les fruits, d'autre part – et c'est ce qui nous intéresse – selon elle on n'imité pas le ton authentique de la passion. Lettre 33.:

«...il n'y a rien de si difficile en amour, que d'écrire ce qu'on ne sent pas. Je dis écrire d'une façon vraisemblable: ce n'est pas qu'on ne se serve des mêmes mots; mais on ne les arrange pas de même, ou plutôt on les arrange, et cela suffit. Relisez votre lettre; il y règne un ordre qui vous décèle à chaque phrase.»

Selon sa conception, la parole est plus apte à mimer le langage de la passion, permet plus l'exercice de la dissimulation. Le libertin joue le discours même par lequel non pas se signifie

mais se manifeste dans sa nature le sentiment amoureux; il simule une énonciation.²³ Ce qu'il faut donc mimer ce ne sont pas les formules amoureuses mais «la naïveté», c'est-à-dire la sincérité qui se traduit par leur ton, leurs gestes, leur regard etc. Par contre, une lettre ne peut remplacer un geste, le style ne peut suppléer au sentiment.

Cette opposition de la voix et de l'écriture est doublement ironique, puisqu'elle ne se fonde plus comme chez Rousseau sur un souci de transparence, mais sur une volonté d'obscurité: comment tromper efficacement l'autre. En connaissance des signes de la métacommunication, on devient capable de maîtriser soi-même, et deviner les secrets de l'autre.

Étant donné que la séduction passe avant tout par les mots, Valmont prêche que l'écriture renforce le pouvoir du langage. Il est persuadé que l'hypocrisie peut jouer la sincérité: il faut simplement avoir recours au désordre du style, signe convenu de l'authenticité. Lettre 70: «*J'ai mis beaucoup de soin à ma lettre, et j'ai tâché d'y répandre ce désordre, qui peut seul peindre le sentiment. J'ai enfin déraisonné le plus qu'il m'a été possible.*» Pourtant il ne nie pas l'importance de la communication orale. Il l'explique sournoisement à la Présidente (Lettre 42):

«Cette double raison me fait vous demander un moment d'entretien. Inutilement voudrions-nous y suppléer par lettres: on écrit des volumes et l'on explique mal ce qu'un quart d'heure de conversation suffit pour faire bien entendre.»

Même si Mme de Merteuil ne croit pas à la séduction par lettre, il semble qu'elle éprouve le même plaisir d'écrire que Valmont: comme ils ne se voient plus, elle procède à la séduction de Valmont par écriture mais d'une manière très raffinée. La séduction commence dès que s'établit un commerce épistolaire même entre les roués. De ce point de vue les lettres-rapports ne peuvent pas être non plus considérées comme telles, puisqu'elles font partie de la compétition entre Merteuil et Valmont; elles sont des lettres-actions.

Nos héros libertins consacrent une part importante de leur temps à la correspondance: on devine que dans *Les Liaisons dangereuses* le plaisir se redouble d'être écrit. Ce qui compte c'est de pouvoir raconter la séduction; tout devient matière à récit. On raconte les aventures pour le plaisir de se donner en spectacle par l'écriture et de jouir de cette ostentation.²⁴

Les ouvrages critiques traitant des problèmes relatifs au langage des *Liaisons dangereuses* opposent aux libertins, aux maîtres du langage les naïfs qui ne possèdent qu'un usage inconscient du langage, par suite de quoi ils sont les victimes des non-dupes, dont l'usage tactique est l'une des raisons de leur supériorité.

Il se dessine à travers la correspondance des «naïfs» une idée «classique» du langage, caractérisée par la structure binaire de la désignation, où le mot et la chose renvoient l'un à l'autre. Le signe est pris pour la réalité. Les naïfs persistent à croire qu'il y a une identité de nature entre le mot et la chose: Mme de Tourvel ne peut et ne veut pas prononcer le mot «amour», «aimer» jusqu'à son premier aveu fait à Mme de Rosemonde (Lettre 102).

On a même l'impression que ces personnages, surtout Mme de Tourvel croient toujours au pouvoir magique des mots, que les signes ne sont pas arbitraires, et que les structures linguistiques correspondent aux structures objectives de la réalité.

²³ J. P., Sermain, *op. cit.*, p. 140.

²⁴ B. Bonhomme, «Commentaire de la lettre 48», in *Analyses et réflexions*, Paris, Ellipses, 1991, p. 77.

Il semble que dans leur usage chaque énoncé linguistique ne possède qu'un sens, à chaque phrase correspond une pensée: le sens d'un énoncé décrit une partie de la réalité. Or il arrive que le sens ne soit pas, ou pas complètement, du type descriptif.²⁵ Le langage comporte d'autres sortes de sens, que les naïfs semblent ignorer, qui servent à autre chose. Les mots ont une sorte de pouvoir insidieux sur les victimes. Ils les corrompent ou détruisent irrévocablement (voir les mots techniques enseignés à Cécile, ou la lettre de rupture de Valmont adressée à la Présidente). *«Le signe linguistique n'est pas chez Laclos un objet d'utilisation, disponible pour des sujets autonomes, maîtres du langage».*²⁶ Ce que le livre enseigne indirectement, c'est *«qu'il est illusoire de se croire maître du mot».*

Cécile accorde une confiance totale aux mots, et n'a aucune idée sur leur valeur. Victime de Valmont, elle est incapable de porter un jugement objectif sur le vocabulaire qu'il utilise lorsqu'il la séduit. Elle se sert du *«mot technique, elle n'imagine pas qu'on puisse parler autrement»* (Lettre 110 de Valmont). Incapable également de prendre du recul pour interpréter les propos d'autrui ou les siens. Sa tentative pour se comprendre tourne en dérision (Lettre 97). Danceny qui prêche le besoin de sincérité, de spontanéité devient tout aussi suspect que les libertins; que penser de ses serments semblables à ceux de Valmont? Il croit pouvoir dominer le langage et le réel, et il ne s'aperçoit pas d'en être manipulé. Mme de Tourvel croit – elle aussi – pouvoir faire la distinction entre le vrai et le faux. Marivaux a une phrase qui recoupe le point de vue de la Présidente: *«Les hommes sont faux: mais ce qu'ils pensent dans le fond de l'âme perce toujours à travers ce qu'ils disent et ce qu'ils font.»*²⁷ Elle est prise au piège de pouvoir interpréter les signes du séducteur, et se laisse toucher par la gloire de réformer le libertin. Dans sa vision du monde celui qui fait du bien ne peut pas être l'ennemi de la vertu. Elle suppose une unité d'intention même chez les méchants; il y a une relation directe entre les signes, qu'ils soient linguistiques ou autres, et les choses qu'ils représentent. Cette confiance en la vérité du discours ne la quitte pas jusqu'à la trahison ouverte de Valmont.

Quant à la fonction du langage, elle est pour les naïfs la transmission de la vérité, c'est-à-dire un instrument sûr du savoir, la vérité étant une relation d'adéquation parfaite entre un énoncé et son référent et, de façon générale, entre le langage et la réalité qu'il représente. Ils sont convaincus de l'authenticité du langage de l'amour: bien que le discours amoureux soit souvent opaque, il l'est seulement pour satisfaire les exigences du code social, mais le sens «vrai» apparaît toujours par le détour qu'emprunte en apparence l'énoncé et le sentiment secret, où l'être profond de l'amant se révèle aussi. Les naïfs croient pouvoir maîtriser le discours indirect de l'amour.

Il est vrai que les conventions du code social empêchent la communication libre et spontanée des sentiments, mais la lettre permet au cœur de s'exprimer. La lettre est, doit être le moyen de s'exprimer de façon sincère et c'est aussi un lieu sûr de la vérité. Elle délivre les êtres simples et naturels de la timidité. Cécile, Danceny et Mme de Tourvel expriment tous les trois cette idée: lettres 27, 75, 102, 150.

²⁵ Ch.-P., Baylon – P. Fabre, *op. cit.*, p. 164.

²⁶ P. Bayard, *op. cit.*, p. 176.

²⁷ Passage cité par J. P. Sermain, *op. cit.*, p. 138.

La lettre devient *un portrait de l'âme* pour Danceny (Lettre 150). La naïveté, et l'extrême ironie (involontaire) de ce qu'il adresse en euphorie à la Marquise est justement de ne pas se douter que cette éthique soit inconciliable avec celle de Mme de Merteuil, qui enseigne le contraire à Cécile. Mme de Tourvel est convaincue que la communication est régie par la loi de la sincérité (qu'on dit ce que l'on pense). L'écriture lui paraissant comme le mode privilégié de l'expression des sentiments, elle exprime toujours dans ses lettres à Valmont ses hésitations, ses contradictions sans s'apercevoir qu'elle se dévoile ainsi. Ce sont les manifestations de l'incompétence des naïfs sur le plan du langage vis à vis de la machinerie séductrice. La Présidente croit pouvoir se préserver de l'amour à coup de mots. Elle entre souvent en explication, et «*accorde petit à petit son estime, sa confiance, sa reconnaissance et finalement son cœur*»²⁸. C'est tout son système qui se trouve finalement anéanti. L'idée même de la vérité est ruinée. La communication n'est pas possible dans un monde où on ne peut pas se fier au langage (Lettre 143 à Mme de Rosemonde):

«*Adieu, Madame. Ne me répondez point. J'ai fait le serment sur cette lettre cruelle de n'en plus recevoir aucune.*»

J'ai tenté de démontrer que *Les Liaisons dangereuses* permettent de réfléchir sur les problèmes des rapports entre l'être et le langage. Le roman présente à la fois le succès et l'échec du libertinage qui fait du langage un instrument de pouvoir, une marque de maîtrise. Le cynisme libertin qui utilise le langage indépendamment de toute référence à la vérité s'avère paradoxale. Les libertins deviennent leurs propres bourreaux. Le roman inverse totalement la structure des rapports entre vérité et mensonge. Il est tout à fait plausible aussi que Laclos ait voulu brouiller les cartes et nous faire douter de la maîtrise linguistique des héros. Le libertinage est démystifié, mais la morale religieuse est aussi vidée de son sens: l'univocité du système de Mme de Tourvel est douteuse: ses désirs inavoués démentent la vertu; chez elle aussi le discours est double.

Les personnages ont chacun des rapports contradictoires au langage et au réel, bien qu'ils croient pouvoir les dominer et modeler; tout discours se trouve dévalorisé. Le roman suggère qu'il est impossible de «*tenir un discours qui prouve de l'intérieur sa sincérité, et qui ne soit pas de l'extérieur parodiable*».²⁹ Les contradictions qui caractérisent le discours des personnages et leurs relations ne sont pas résolues au dénouement.

Laclos sonde les langages de son époque et les expose dans l'écriture romanesque. Il cherche à comprendre la manière dont un siècle a pensé son rapport au langage. *Les Liaisons dangereuses* révèlent un étrange décalage entre écrire mal le vrai et écrire bien le rien. Que signifie cette non-coïncidence entre l'ordre des mots et l'ordre des choses? Le problème est-il dans le langage ou dans la réalité? Comment face aux mots distinguer le vrai du faux? Ces questions tissées dans l'œuvre elle-même ne sont pas sans analogie avec celles que posera près d'un siècle plus tard Flaubert qui cherchera de nouvelles voies pour le roman devenu non crédible. La façon dont Laclos s'interroge sur le langage, à l'intérieur d'une œuvre romanesque est digne de celui qu'on considère comme le rénovateur du roman européen.

²⁸ L. Versini, *op. cit.*, p.163.

²⁹ M. Delon, *op. cit.*, p. 93.

OLGA GRANASZTÓI

Budapest